

Bruce Chatwin : *Qu'est-ce que je fais là ?*, trad. de l'anglais par Jacques Chabert, Grasset, 1991. Première édition anglaise : *What am I doing here*, 1989.

Dans le chapitre IV : «Rencontres», on trouve un «André Malraux», portait étonnant, dépourvu des poncifs habituels, heureusement tissé de remarques pertinentes et teinté de quelques traits d'humour impertinemment anglais. Le texte avait paru pour la première fois dans le *Sunday Times*. L'entretien avait eu lieu en 1974 à Verrières-le-Buisson ; il a été reconstitué grâce aux bandes d'enregistrement sonores.

1. Le portrait

«L'Espagne le transforma et fit d'un suicidé potentiel un survivant. Ses premiers héros meurent sous les balles, de la gangrène, des fièvres tropicales ou de leur propre main. Plus tard, poussé par une espérance mystérieuse, il survient à des accidents d'avion, aux gaz mortels ou aux fossés antichars. L'Espagne lui a aussi dessillé les yeux sur les méthodes et les objectifs du marxisme soviétique.» (P. 110.)

«Son alliance avec le Général étonnait les gens de toutes opinions, de la droite comme de la gauche, et devait probablement les étonner eux-mêmes. Mais les deux hommes avaient beaucoup en commun. / Tous les deux étaient des intellectuels et des aventuriers avec le goût de la gloire militaire, même si les ambitions de Malraux étaient à une échelle différente. Ils étaient fascinés par l'exercice du pouvoir et par le rôle du héros archétype qui sauve son pays ; ils partageaient également l'idée du renouveau national par la catastrophe. Ils savouraient les délices de la langue française ; l'hyperbole était leur forme d'expression naturelle. Ils étaient détachés des valeurs de leur classe et méprisaient les politiciens et les industriels. Sans tenter de pénétrer dans leur univers, ils sympathisaient avec les difficultés des travailleurs pris au piège de la civilisation mécanique du XX^e siècle. Mais ils ne se laissaient pas aller à exagérer naïvement l'importance de la lutte des classes au détriment de l'unité nationale et pensaient que la justice sociale s'obtient plus aisément dans une nation bien affirmée. Malraux a demandé un jour à Sartre : “Le prolétariat ? Qu'est-ce que le prolétariat ?”» (P. 110-111.)

«[...] Il faut bien admettre certaines difficultés. Malraux vit dans le présent mythique. Il confond délibérément l'événement et la situation archétype. Alexandre le Grand, Saint-Just, Dostoïevski, Michel-Ange ou Nietzsche sont ses compagnons intellectuels et il entretient avec eux des rapports intimes. Les figures légendaires acquièrent de la substance ; les œuvres d'art prennent vie ; les personnes actuelles se dissolvent dans le mythe. Mao Tsé-toung, le “grand empereur de bronze” des *Antimémoires* est, d'une manière ou d'une autre, interchangeable avec la statue chatoyante d'un ancien prêtre-roi de Mésopotamie.» (P. 112.)

«Les “difficultés” de Malraux ont amené un jour Cocteau à lancer cette boutade : “Avez-vous entendu parler d’un humain qui ait lu *La Condition humaine* ?” Dans les traductions l’écriture de Malraux subit un changement profond. Sa rhétorique très appuyée, magnifique en français, est inacceptable en anglais.» (P. 112.)

«Malraux est seul. Il ne peut pas avoir de disciples. Il ne s’est jamais permis le luxe d’une croyance politique ou religieuse définitive, et il est trop remuant pour accepter la discipline de la vie universitaire. Il est inclassable, ce qui dans un monde de –ismes et de –ologies est également impardonnable. » (P. 113)

«Peut-être ses idées étaient-elles hors de portée du commun des mortels ? Il croit que tout art est un défi à la destinée humaine et que c’est par l’art qu’une nation se débarrasse de ses démons. Il professe une véritable haine du médiocre. Et il dut souffrir de la haine qu’il souleva, en tant que gaulliste, chez les artistes de gauche et de voir ses maisons de la culture souillées de graffiti.» (P. 122.)

2. L’entretien (extraits des déclarations de Malraux)

Sur T. E. Lawrence

«[...] Ce qui m’intéresse dans le personnage, c’est le problème fondamental : que signifie la mise en question de la vie par un homme qui ne conçoit pas les valeurs au nom desquelles il accuse la vie ? Jusqu’ici il y a eu énormément de grands esprits qui ont mis la vie en question, mais toujours au nom d’une valeur supérieure. Mais le cas de Lawrence a ceci d’unique. C’est un homme qui accuse la vie, mais qui ne sait pas au nom de quoi. Lawrence, en grandiose, c’est mai 68.» (P. 116.)

Sur de Gaulle et la Grande-Bretagne

«Et quand Churchill lui a dit : “Entre Roosevelt et vous, je choisirai toujours Roosevelt”, on a cru qu’il était mécontent parce que cela voulait dire : “Je ne vous choisirai pas”. Ce n’était pas cela du tout. Il était stupéfait ! Parce qu’il avait le sentiment que c’était la voix de l’Angleterre qui disait pour la première fois : “Je ne suis plus la première puissance du monde.”» (P. 118.)

Sur le Général et Mao Zedong

«Cela m’avait frappé avec Mao Tsé-toung, parce que, à un moment de la conversation, je me suis aperçu qu’il connaissait bien mieux le général de Gaulle que la France. C’est tout juste s’il ne mettait pas la France en Sicile ! Alors je lui ai demandé : “Pourquoi attachez-vous tant d’importance au général de Gaulle ?” Il m’a répondu : “Parce que c’est un homme comme moi. Il a sauvé son pays.” C’est bizarre, parce que Mao savait

très bien que le Général n'était pas marxiste. Mais il y avait en quelque sorte le côté transcendant, le héros qui sauve le pays.» (P. 120.)

Sur la «légitimité de la marge»

«La France est un pays dans lequel des notions artistiques sont toujours en marge. Je n'aurais jamais pu faire ce que j'ai fait aux Affaires étrangères, Dans ce pays, et c'est une excellente chose, on a le vieux respect (qui n'existe pas en Angleterre) des hommes de pensée qui sont censés avoir fait la Révolution, Voltaire, Rousseau... Il y a donc une sorte de légitimité de l'art qui est en marge.» (P. 122-123.)

Sur les intellectuels

«En France les intellectuels sont généralement incapables d'ouvrir un parapluie. Quand un intellectuel se donne la peine de devenir un orateur ou de se battre pour son pays, c'est déjà quelque chose. Disons que j'ai un heureux mélange d'intelligence et de courage physique, celui que j'ai montré au jour le jour en Espagne. C'est un accident, un heureux accident, mais néanmoins c'est un accident. Et banal ! L'intellectuel français classique est l'homme de bibliothèque, une tradition qui remonte à Voltaire et qui est en fait fautive parce que Voltaire avait des prises de position politiques extrêmement vigoureuses. Mais la réputation de l'homme de bibliothèque a tenu bon.» (P. 125.)

<http://www.malraux.org>